



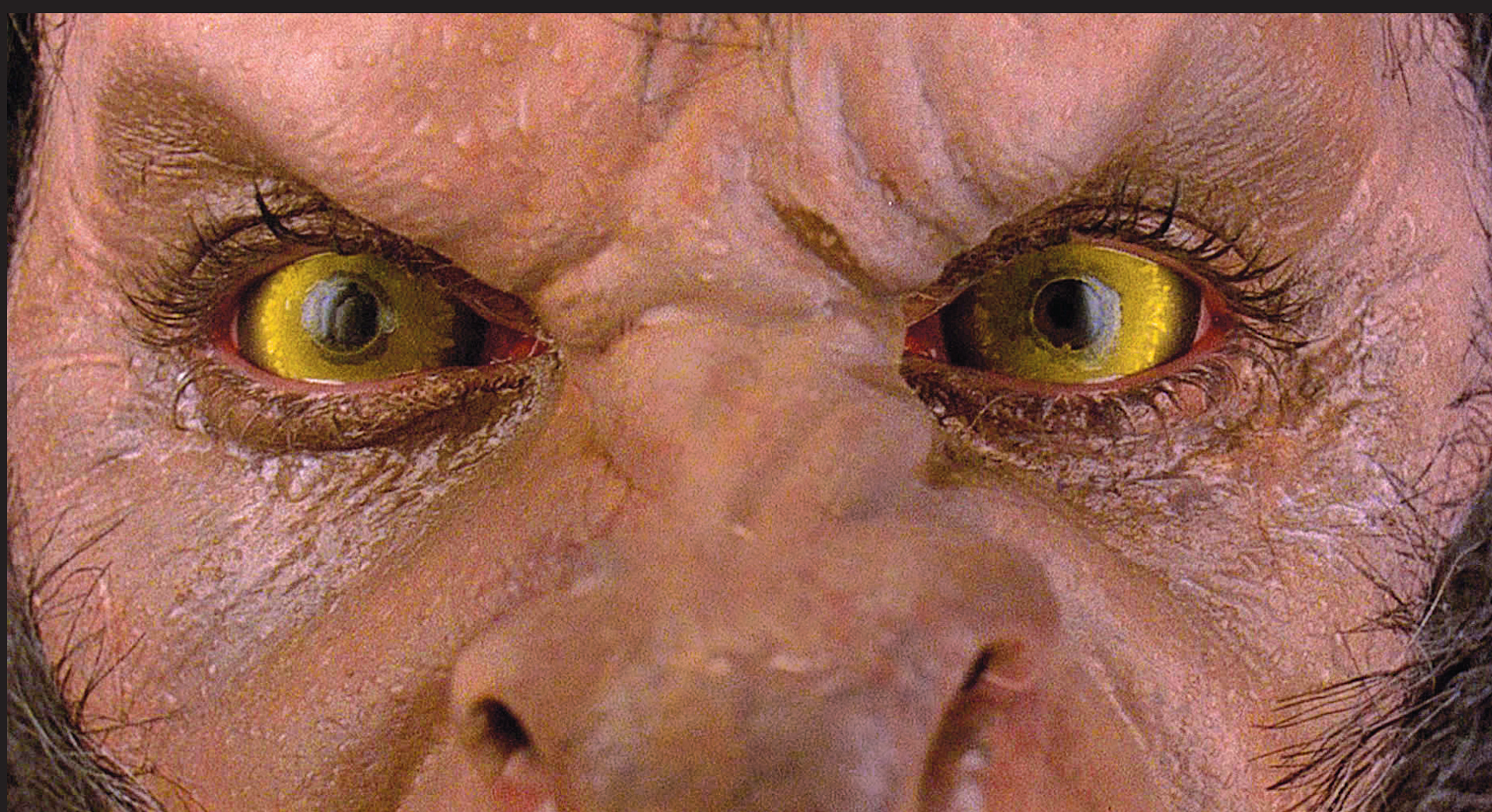
DOCUMENTAIRE
Andrew Rossi filme, de l'intérieur,
le *New York Times*
Page E 5



ROMAN
L'homme qui haïssait les femmes:
retour fictif sur Polytechnique
Page E 7

Culture & Livres

FANTASIA / FESTIVAL INTERNATIONAL DE FILMS



«Pour attirer de gros noms, il faut que les médias d'ici et d'ailleurs parlent de nous...»

Les fantaisies de Fantasia



SOURCE POLYGRAM FILMED ENTERTAINMENT ET UNIVERSAL STUDIOS
Scènes du film *An American Werewolf in London* de John Landis

Les fantaisies de Fantasia? Réunir le cinéaste Guillermo Del Toro, la charnelle Danielle Ouimet, les folies sur 24 images/seconde de Jean Leloup et reprendre le bon vieux *Fantôme de l'Opéra*. Pour sa 15^e édition, le plus gros festival de films de genre en Amérique du Nord réalise certains fantasmes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Fantasia a débuté jeudi avec la projection du drame d'horreur *Red State* de Kevin Smith, une première canadienne dont les billets se sont envolés en quelques minutes. Attablé à un café rue Sainte-Catherine, le président de la manifestation consacrée au cinéma de genre, Pierre Corbeil, a bien raison de sourire.

Certes, il en est pour croire que Fantasia n'en a que pour *Godzilla*. Erreur. Fantasia, c'est aussi un théâtre Maisonneuve plein à craquer de cinéphiles en communion devant un montage inédit de *Metropolis*. C'est encore 105 000 spectateurs passionnés autant par la rigueur d'un *13 assassins* — que le Japonais Takashi Miike a présenté ce printemps à Cannes — que par l'expérimentation tous azimuts d'un *Karaoke Dreams*, l'œuvre en progrès de Jean Leloup-Leclerc.

«Les deux premières éditions étaient très axées sur le cinéma de Hong Kong, se souvient Pierre Corbeil. On savait cependant dès le départ qu'on voulait s'ouvrir au cinéma mondial.» Se côtoient ainsi dans la programmation courante *Robot*, le Bollywood le plus dispendieux de l'histoire du

cinéma indien, avec la ravissante Aishwarya Rai. Et *Retreat*, un huis clos insulaire angoissant du Britannique Carl Tibbetts dans lequel Jamie Bell, le petit Billy Elliot d'hier, se révèle aujourd'hui beaucoup plus inquiétant.

La première nord-américaine il y a deux ans d'*Inglourious Basterds*, de Quentin Tarantino, conféra à la rencontre un lustre certain dans l'œil de qui persistait à voir en Fantasia un repaire de chants mésadaptés du psychotronisme. D'aucuns estimaient toutefois quasi impossible de surpasser ce coup d'éclat. Eh bien, c'est chose faite: pour cette 15^e édition, Fantasia accueille nul autre que Guillermo Del Toro, auteur mexicain

dont l'œuvre fantastique, de *LE-chine du diable* jusqu'au *Labyrinthe de Pan*, a conquis des hordes de spectateurs réfractaires aux bibittes et aux frissons.

Histoire de sous

De telles visites résultent d'un travail de longue haleine de la part de l'équipe. «Pour attirer de gros noms, il faut que les médias d'ici et d'ailleurs parlent de nous. Et pour que les médias internationaux parlent de nous, il nous faut de gros noms.» Inviter la presse étrangère constitue l'option logique, mais cela nécessite des fonds dont Fantasia,

en dépit de sa popularité, ne dispose pas. «Nous ne sommes subventionnés que depuis 2005», rappelle Pierre Corbeil. Sur un budget de fonctionnement total de 1,2 million de dollars, 350 000 \$ viennent des gouvernements provincial et fédéral. La Ville de Montréal ne finance Fantasia qu'à hauteur de 15 000 \$.

«Je n'en ai contre personne», précise Pierre Corbeil, faisant référence au Festival des films du monde et au Festival du nouveau cinéma. «Je ne crois pas qu'il faille retirer à l'un pour donner davantage à l'autre. C'est le modèle qu'il faudrait repenser. Des festivals de films à travers le monde, il y en a des milliers, mais seuls quelques-uns sont des rendez-vous incontournables. Dans le créneau du film de genre, Fantasia pourrait devenir l'un d'eux avec le coup de pouce financier approprié.»

On se désole de ce que Montréal ait perdu la bataille festiva-

lière au profit de Toronto. Et si Fantasia représentait une seconde chance inattendue?

Anniversaires et hommages

En attendant que les décideurs se penchent sur la question, cette 15^e édition comporte son lot d'œuvres intrigantes, nouvelles et anciennes. L'un des invités de marque cette année est John Landis, réalisateur américain à qui l'on doit le vidéoclip *Thriller*, de Michael Jackson, et qui connut un vif succès dans les années 1980 avec une pléthore de films devenus cultes: *National Lampoon's Animal House*, *The Blues Brothers*, ainsi qu'*An American Werewolf in London*, drame d'horreur matiné d'humour noir dont les effets spéciaux novateurs, signés Rick Baker, menèrent à la création de l'Oscar

VOIR PAGE E 2: FANTASIA



Affiche de la première version du film *Le Fantôme de l'Opéra*

... Et pour que les médias internationaux parlent de nous, il nous faut de gros noms.»



Images du film *La Cité entre les murs* d'Alain Fournier

CULTURE

Festival Juste pour rire

Arthur: le producteur qui rêve de devenir humoriste

FABIEN DEGLISE

Il a tout effacé pour recommencer, la faute à la technologie. Quand, en 2009, l'humoriste français Arthur, de passage à Montréal pour deux semaines à l'occasion du festival Juste pour rire, est monté sur scène avec son deuxième spectacle solo, initialement intitulé *Le iShow*, la douche a été froide. Portant sur notre rapport à la technologie (en gros), la créature scénique s'est effondrée après une semaine à peine.

Le constat a été dur pour Arthur: «*Le iPhone, le iPad: très peu de spectateurs en avaient un, surtout en province, et ils ne savaient donc pas de quoi je parlais*», dit-il. Il poursuit: «*En France, ces appareils sont la propriété d'un million de personnes, sur 66 millions*». Pas assez pour faire vivre un spectacle d'humour voulant délier les cordons des bourses des masses laborieuses. Pas assez non plus pour Arthur, une grosse pointure du paysage médiatique français, producteur, animateur populaire qui, depuis près de quatre ans, revendique fort sa place dans la tribu des comiques, habitué à la gloire, au luxe, aux cotes d'écoute élevées, et qui, pour rester dans le confort de l'adulation format géant, a re-

mis deux auteurs au travail et quelques producteurs de *punch lines* pour réécrire un spectacle.

La vie, la vie

Le résultat s'intitule désormais *Arthur en tournée* et va être présenté la semaine prochaine à la Place des Arts de Montréal. Une minuscule portion du truc parle techno, «*quand j'évoque le jour où ma mère a envoyé son premier mail*», a-t-il indiqué au *Devoir* à

Arthur, ce producteur recyclé en clown, a bâti sa carrière en amenant la télé-réalité dans les ménages français

l'occasion d'une rencontre dans le hall d'un hôtel branché de la ville. Quant au reste, «*c'est un spectacle d'observation dans lequel je parle des relations entre hommes et femmes à travers les générations*», ajoute Arthur, que l'état civil ne reconnaît que sous le nom de Jacques Essebég. «*Dans mon premier spectacle, je racontais ma vie. Dans celui-là, je vais raconter la vôtre*».

Le ton est donné, dans toute sa prévisibilité, avec le couple au cœur des préoccupations de ce producteur recyclé en clown, qui a bâti sa carrière et sa fortune en amenant la télé-réalité, aux

heures de grande écoute, dans les ménages français et qui, forcément, connaît les recettes gagnantes. En France, du moins.

En 2008, son premier passage à Montréal dans le cadre du même festival a été reçu avec tiédeur par les critiques et le public exposé alors à ses assemblages de blagues vides et éculées de niveau cours de récréation. Arthur, qui aime lustrer son image et tient sa personne en haute estime, dément cette affirmation: «*Le public était mort de rire. J'ai joué six soirs et j'ai reçu six stances*». Ce sont les spectacles tièdes qui marchent le mieux. Puis, il reconnaît: «*Les critiques ont été mitigées peut-être à juste titre: quand je suis venu la dernière fois, j'avais 100 représentations de mon spectacle dans les jambes. Avec celui-là, j'en ai 400. Et je crois aussi avoir trouvé mon propre univers*».

Le coup manqué du premier contact, Arthur n'aime finalement pas trop qu'on en parle, préférant détourner les regards sur ses liens avec Hollywood — «*j'ai produit le film Larry Crowne, [qui met en vedette] Julia Roberts et Tom Hanks*», lance-t-il — ou enco-

re sur l'émission *Les Enfants de la télé*, un concept qu'il a inventé, vendu au Québec, et qui en France pète des records d'audience. Il s'étonne, à la fin de la rencontre, que le gala qu'il va animer — ce soir et demain — n'ait pas été un thème abordé et s'offusque d'une question portant sur sa susceptibilité lorsqu'on lui parle plutôt d'une poursuite en diffamation qu'il vient d'intenter en France contre un autre humoriste.

Didier Porte — c'est le nom du pas fin — l'a qualifié il y a quelques années de «*multimillionnaire vulgaire*» dont la carrière à la télévision nationale aurait été facilitée par les fonds publics. On résume. La cause est actuellement devant les tribunaux. Un jugement est attendu en septembre. «*Comment vous savez ça?*», demande Arthur, mi-surpris, mi-agacé. L'homme aime en effet profiter de la virginité relative dont il dispose au Québec. Une virginité qui, à l'image de son *iShow*, est désormais compromise par la technologie, les iPad, les iPhone et les réseaux d'information que ces appareils permettent de consulter, pour ne pas trop sombrer dans la complaisance qui façonne certains humoristes. Parfois.

Le Devoir



SOURCE FESTIVAL JUSTE POUR RIRE
Jacques Essebég, concepteur de l'émission *Les Enfants de la télé*, présente Arthur en tournée la semaine prochaine à la Place des Arts.

FANTASIA

SUITE DE LA PAGE E 1

des meilleurs maquillages spéciaux. Le film fête ses 30 ans et Fantasia a tenu à marquer le coup en remettant à John Landis un prix honorifique célébrant sa carrière.

Hommages seront également rendus à John Dunning et André Link, tandem montréalais fondateur de Cinépix, une maison de production prolifique ayant notamment financé les deux premiers films de David Cronenberg, *Rabid* et *Shivers*, ce dernier tourné jadis à l'île des Sœurs. «*Shivers sera projeté le mercredi 20 juillet à 18h45 au Hall Concordia. Nous avons filmé une entrevue avec David Cronenberg qui sera présentée lors de cette soirée-hommage en présence de Lynn Lowry, la vedette du film, et André Link*», conclut Pierre Corbeil. Pour la programmation: www.festivalfantasia.com

Double présence de Danielle Ouimet puisque les cinéphiles seront aussi conviés, le vendredi 29 juillet à 19h à la Cinéma-thèque québécoise, à une projection du film *Les Lèvres rouges*.

Sorti il y a 40 ans, ce drame vampirique au charme vénéneux inspira nombre de cinéastes avec son mélange exquis d'élégance, de kitsch et de saphisme, à commencer par Tony Scott pour *The Hunger*. Tourné à l'origine en anglais par le Belge Harry Kümel, *Les Lèvres rouges* sera présenté dans la version française doublée à l'époque par madame Ouimet et sa covedette, Delphine Seyrig.

Au bal masqué

Après le succès monstre l'an dernier de la projection au théâtre Maisonneuve de *Metropolis*, de Fritz Lang, les organisateurs ont opté cette année pour un autre chef-d'œuvre du muet: *The Phantom of the Opera*, de Rupert Julian, avec Lon Chaney dans sa composition la plus marquante. De retour pour la soirée de clôture, le 7 août, le compositeur Gabriel Thibaudreau dirigera cette fois 30 musiciens. La fameuse séquence du bal masqué, en couleur, risque d'être mémorable. «*Metropolis est cérébral tandis que The Phantom of the Opera est émotionnel, viscéral. J'ai très hâte*», conclut Pierre Corbeil. Pour la programmation: www.festivalfantasia.com

Le Devoir

Festival Montréal complètement cirque

Détournement d'objets par un quatuor belge

Ils sont belges, spécialistes du détournement d'objets et fabricants d'illusions à petite dose. Ils ont charmé au Festival d'Avignon en insufflant à leurs bons vieux gréments de cirque traditionnel une poésie insoupçonnée. Gros plan sur un curieux quatuor.

ISABELLE PARÉ

Ce n'est pas un hasard si la compagnie belge fondée par les quatre circassiens s'appelle Le Carré curieux. Dès la fin de leur formation à l'École supérieure des arts du cirque de Bruxelles (ESAC), les amis, en osmose totale depuis leur sortie de classes, s'étaient juré d'unir leur matière grise pour accoucher d'une création hybride, farouchement exploratoire. Une œuvre collective qui renouvellerait le rapport de chacun à leurs disciplines respectives, d'où le nom de Carré curieux.



CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Chacun dans sa bulle, quatre personnages — un lunatique, un savant fou, un costaud et un jovial — avancent à tâtons dans ce huis clos pour huit mains, avant de partir à la conquête de l'autre.

«*L'esprit derrière Le Carré curieux, c'est la curiosité. C'est d'aller au-delà de ce qu'on connaît. Pour nous, cela est passé par l'utilisation de ces objets de cirque qu'on adore, en dépassant l'utilisation conventionnelle qu'on en fait*», explique Kenzo Tokuko, le monocycliste.

Dans leur univers poétique, le monocycle classique donne vie à un ballet de jupes dansantes. Le diabolo se mute en toupie voyageuse. Les balles, elles, boudent les lois convenues de la physique. Tout devient possible dans ce grand jeu de détournement d'objets. «*Nous avons tenté de trouver la poésie dans ces objets presque dépassés*», soutient Kenzo.

L'intense travail de création s'est échelonné sur plus d'un an, interrompu par l'accident d'un des membres, gravement

blessé aux avant-bras lors d'une chute de six mètres. Malgré cet écueil, la bande est restée unie. «*Finalemment, cette blessure a permis de faire naître des choses dont on n'aurait pas eu l'idée autrement*», pense Tokuko.

Fragile et subtil

Chacun dans sa bulle, quatre personnages — un lunatique, un savant fou, un costaud et un jovial — avancent à tâtons dans ce huis clos pour huit mains, avant de partir à la conquête de l'autre. Le plateau est plongé dans des clairs-obscur, où la lumière, mouvante, devient la cinquième roue du carrosse. Une tente, un sofa, une yourte servent de refuges à chacun des protagonistes.

Kenzo Tokuko au monocycle, Geert De Cooman au tissu aérien, Luca Aeschlimann à

la jonglerie et aux balles, et Vladimir Couprie à la jonglerie et au diabolo échafaudent, dans *Le Carré curieux*, également le nom de leur spectacle, un univers tourné vers l'enfance, où s'imbriquent la danse, le théâtre, le mime et l'acrobatie dans un théâtre d'illusion.

Inspirés par Johann Le Guillerm, une figure majeure du cirque contemporain français actuel qui explore la notion de fragilité, les quatre hommes balayaient du revers de la main le stéréotype de l'artiste de cirque masculin, triomphant. «*On fait un pied de nez aux relations d'hommes de cirque, virils et bruts*», insiste Tokuko. Le Carré curieux se veut en effet délicat et subtil. Il jette un regard singulier sur ces hommes à la recherche d'eux-mêmes.

Le Guillerm, un phénomène couronné de plusieurs grands prix de cirque, mais dont à peu près aucune prestation n'a été filmée, est porteur d'un cirque unique, féru d'objets déviés de leur usage, à mi-chemin entre performance et arts visuels. Il présentait d'ailleurs *Secret* au Festival d'Avignon il y a deux semaines, là où Le Carré curieux a fait sa marque l'année dernière.

Depuis son passage dans la Cité des papes, ce cirque ne cesse de tourner et pose ainsi pour la première fois le pied de ce côté-ci de l'Atlantique. Une curiosité à découvrir, pour trois soirs seulement, dans la métropole.

Le Devoir

LE CARRÉ CURIEUX

De Belgique
Du 22 au 24 juillet, à 20h
À l'espace Go

877 643-8131
www.billetech.com
www.festivaloperaquebec.com

25 juillet
au 6 août

Festival Opéra DE QUÉBEC

Touchant, ensorcelant, une bouffée d'airs frais!

Le Rossignol et autres fables
2, 3, 5 et 6 août à 20 h
Igor Stravinsky
Salle Louis-Frédéric
du Grand Théâtre de Québec

Une Flûte enchantée
25, 26, 28 et 29 juillet à 20 h
Wolfgang A. Mozart, adaptation de Peter Brook
Salle Octave-Crémazie du Grand Théâtre de Québec

Soirée lyrique à l'Agora
30 juillet à 20 h 30
Marc Hervieux, Marie-Josée Lord et la Sinfonia de Lanaudière
Scène LAURIER QUÉBEC de l'Agora Port de Québec 418 691-7211

Amours, délices et orgue gratuit
25, 26, 27 et 28 juillet à 16 h
Les organistes Robert-Patrick et Claude Girard
Chapelle du Musée de l'Amérique française

Musica Decameron
31 juillet à 20 h
L'ensemble Anonymus
Chapelle du Musée de l'Amérique française
418 643-8131
418 649-7141

La Brigade lyrique gratuit
26 au 30 juillet et 2 au 6 août
à 12 h et à 17 h
Artistes de la relève. Lieux divers dans la ville.

Musique en plein air gratuit
26 juillet et 2 août à 12 h et 19 h 30
Jeunes chanteurs de la région de Québec
Maison Hamel-Brunneau et Maison Tessier-dit-Laplante

TELUS LE CHATEAU FRONTENAC AIR CANADA

Québec QUÉBEC HORIZON CULTURE VILLE DE QUÉBEC

Grand Théâtre de Québec leSoleil Billtech

Hydro Québec présente

9 juillet au 7 août 2011 à Joliette

LE FESTIVAL DE Lanaudière

en collaboration avec LA PRESSE cyberpresse.ca

CONCERTS À L'AMPHITHÉÂTRE FERNAND-LINDSAY

22 JUILLET 20 H
ORCHESTRÉ DE PHILADELPHIE
CHARLES DUTOIT
RAVEL / RACHMANINOV / PROKOFIEV

23 JUILLET 20 H
ORCHESTRÉ DE PHILADELPHIE
CHARLES DUTOIT
KRILL GERSTEIN
RACHMANINOV / BERLIOZ

www.lanaudiere.org

Desjardins SAQ YAMAHA The Gazette Audé Canada

CULTURE

THÉÂTRE

Festival d'Avignon: mode d'emploi

Après un passage à vide inquiétant, Avignon est redevenu en l'espace de quelques années un des plus importants festivals de théâtre de la planète. Rencontre avec Hortense Archambault, l'architecte, avec Vincent Baudriller, de ce retour en force.

Le Devoir à Avignon

Hortense Archambault et Vincent Baudriller en sont déjà à leur huitième Festival d'Avignon... à titre de directeurs, faut-il préciser, puisque tous deux sont arrivés au Festival il y a beaucoup plus longtemps. «*Nous sommes des gens de l'intérieur*, souligne Hortense Archambault en souriant discrètement. *Vincent comme moi avons travaillé ici de nombreux été avant d'occuper un poste de direction; nous connaissons bien tous les rouages.*» Il faut rappeler que, lorsqu'ils ont pris les rênes de ce que l'on considère de nouveau comme l'un des plus importants festivals de théâtre de la planète, toutes langues confondues, Avignon n'était plus tout à fait lui-même.

On disait alors, du festival fondé par Jean Vilar en 1947, qu'il s'éparpillait. Qu'il allait dans toutes les directions sans vraiment aller nulle part. Certains prétendaient même qu'il avait fait son temps et qu'il allait sombrer face au développement fulgurant de l'Off qui, lui, a littéralement pris possession de la ville au cours des dernières décennies. Depuis leur arrivée, le balancier s'est inversé et les avis sont redevenus unanimes quant à l'importance et l'influence du Festival d'Avignon. Comment s'y sont-ils pris?

Des atouts

Nous sommes dans une des cours intérieures du cloître Saint-Louis, qui abrite les bureaux du Festival, derrière les remparts, quelques jours après l'ouverture officielle de cet événement qui transforme la Cité des papes en une immense foire théâtrale à ciel ouvert et qui draine des foules considérables durant trois semaines aussi intenses que chargées. La codirectrice raconte d'abord que le tandem Archambault-Baudriller a tout simplement mis sur les principaux atouts du Festival d'Avignon.

«*Ils sont nombreux, ces atouts, mais soulignons qu'Avignon est d'abord un festival de création qui*



Les codirecteurs du Festival de théâtre d'Avignon, Hortense Archambault et Vincent Baudriller (à gauche), avec le promoteur du festival de cette année, le danseur et chorégraphe Boris Charmatz. Ils posent à côté de l'affiche officielle de l'événement.

favorise la prise de risques. Nous faisons des paris avec des artistes contemporains qui vont livrer leur travail dans des lieux qui n'ont pas été construits pour le théâtre mais qui sont souvent très chargés historiquement et symboliquement. Ce qui nous a amenés à réfléchir, entre autres, sur le rapport entre la pièce et le lieu dans lequel elle est présentée.»

Sous le soleil qui tape, Hortense Archambault poursuit en parlant aussi du fait qu'Avignon est un festival dans lequel les spectateurs jouent un rôle extrêmement important: ils viennent de partout et assistent chacun à plusieurs productions. Ils savent qu'ils peuvent entendre les créateurs parler de leur œuvre, ici tout à côté, dans la cour du cloître, avant même qu'elle soit présentée. Et qu'ils peuvent aussi, plus tard, dire ce qu'ils pensent du spectacle après l'avoir vu et dialoguer avec l'équipe de création à l'École d'art. À ce chapitre, il faut rappeler que le spectateur du festival se voit offrir l'occasion de partager les réflexions de grands intel-

lectuels comme Edgar Morin ou Jacques Derrida qui, comme d'autres, sont invités ici régulièrement pour discuter des questions mises en relief par les spectacles. Avignon est redevenu un lieu de rencontre pour tous les mordus de théâtre, une mine, un puits de savoirs et d'expériences partagées. Une sorte d'université populaire comme l'avait souhaité Vilar en créant le Festival d'Avignon.



MICHEL BÉLAÏR

Démultiplier les regards

Tout cela, et bien d'autres initiatives que l'on trouvera sur le site du Festival, est bien concret et fort stimulant, mais c'est sans doute le lien avec le créateur qui a permis à Avignon de redevenir Avignon. Hortense Archambault poursuit: «*C'est une véritable association que nous proposons à l'artiste que nous invitons chaque année et qui investit deux ans de présence auprès de l'équipe du Festival. L'essentiel de notre travail repose sur la rencontre de cet artiste. Nous voulons connaître ses préoccupations et ses questionnements, savoir ce qui l'allume,*

qui l'allume, aussi. Nous passons beaucoup de temps avec lui, chez lui aussi, pour saisir ce qui l'habite et le monde dans lequel il vit. Dans ce dispositif d'accompagnement, l'artiste associé est convié à plusieurs rencontres et discussions, mais il ne fait pas office de programmeur; par contre, c'est à partir de la rencontre de son monde et des choses qui le hantent et l'inspirent que nous tissons ensuite notre programmation, sans parler formellement de thématique ou de fil rouge.» Cette année, l'artiste associé du Festival est le danseur et chorégraphe Boris Charmatz.

La formule est riche, c'est le moins que l'on puisse dire, et permet de présenter un éventail de propositions diverses débouchant chaque fois sur un monde démultiplié. Comme si chaque édition du Festival devenait une œuvre ouverte... Hortense Archambault confirme en disant qu'elle se voit fort bien dans le rôle de la conservatrice d'une grande exposition qui revient chaque année. Place donc, au cours des semaines qui viennent, à l'exposition Avignon 2011.

■ Pour tout suivre sur le festival: www.festival-avignon.com.

FESTIVAL NUITS D'AFRIQUE

L'art global de Gotta Lago

YVES BERNARD

C'est le bluesman à histoires, le conteur percussionniste, le chanteur local et panafricain. Le multi-instrumentiste capteur de rencontres, le comédien aux harmonies vocales, le chorégraphe contemporain passeur de traditions orales et le guitariste qui intègre la podorythmie québécoise: Gotta Lago est une véritable révélation montréalaise. Le Festival international Nuits d'Afrique (FINA) le met en lumière lors de six concerts Les Étoiles Nuits d'Afrique.

Au centre de la démarche de Gotta Lago, cette philosophie de l'art global qu'il tient autant de son apprentissage de l'art des Bétés de la Côte d'Ivoire que des expériences montréalaises acquises depuis 1998. Dans cette création multiforme, le chant occupe une place importante: «*Avec la voix, on peut tout faire, mais avec les autres instruments, on ne peut pas imiter la voix*, affirme-t-il. *Je remarque qu'ici, les artistes ont fait le contraire en intégrant beaucoup d'instruments et en plaçant les percussions en avant.*»

Pourtant, Gotta Lago se laisse volontiers porter par le contexte culturel de la création et de la transmission d'une œuvre: «*Chez nous, tu fais de la percussion, tu chantes et tu danses en même temps. Ici, tu as des cours de percussions à part, des cours de chant à part et des cours de danse à part. C'est incomplet. Pour chaque pièce, le chant accompagne les percussions.*» Et non l'inverse, comme on a souvent tendance à le penser.

Tous pour un

En 2004, l'artiste crée le Gotta Lago Project qui le guidera jusqu'aux pistes artistiques de

Soweto et de Marrakech. On lui connaît de nombreuses autres collaborations, dont celles qu'il a réalisées avec Vision Diversité. Au FINA, il propose un programme très éclectique. Chaque soir, un invité différent interprète quelques-unes de ses pièces et l'accompagne par la suite.

Demain, Sadio Sissokho fera résonner les étincelles de sa kora. Lundi, le cordiste Anit Ghost injectera quelques épiques indiennes et est-européennes. Mardi, l'Afrikan Blues Project lorgnera le blues pluriel. Mercredi, le concert fera redécouvrir la force vocale de Laetitia Zonzambé. Jeudi, Gotta se plongera dans la planète urbaine du coupé décalé ivoirien avec Willy Bobo, leader du groupe Djidji.

Le 24 juillet, plusieurs artistes qui ont participé au FINA seront regroupés pour le party de clôture. Tout sera possible dans une soirée de partage et d'humanité. À l'image de Gotta. A preuve, les mots qu'il emploie pour décrire son état d'esprit devant la situation actuelle en Côte d'Ivoire, aux lendemains pourtant incertains: «*Espoir, réconciliation, désarmement, agriculture, valeurs culturelles et frontières ouvertes.*» Des mots miroir qui se reflètent dans sa création.

Collaborateur du Devoir

LES ÉTOILES NUITS D'AFRIQUE

Avec Gotta Lago et ses invités. ■ Au Balatou, du 17 au 24 juillet. www.festivalnuitsdafrique.com.

► ledevoir.com

On peut écouter l'extrait de Gotta Lago. **Culture/Musique**



Gotta Lago

MUSIQUE

Galaxie vers le Polaris?

PHILIPPE PAPINEAU

Le groupe rock québécois Galaxie, mené par le guitariste de talent Olivier Langevin, connaît un bon succès d'estime depuis la parution de son troisième disque, *Tigre et diesel*. Tellement que Galaxie, qui sera dimanche au Festival d'été de Québec, est des dix finalistes du prix Polaris, récompensant le meilleur album du Canada. *Le Devoir* fait le point avec le leader du groupe.

Avec un peu plus de 5000 disques vendus et la nomination au Polaris, est-ce le plus bel accueil pour Galaxie depuis le premier album, en 2002?

Ce n'est pas tant le meilleur accueil, parce qu'on a toujours été vraiment bien reçus, mais il y a clairement plus de monde qui apprécie. J'aime bien ça, que ça touche plus de monde, et des gens différents. Ça donne le goût de faire un autre disque!

Cette année, une bourse de 2000 \$ est accordée aux finalistes du prix Polaris. Parfait pour une nouvelle guitare?

J'aime mieux m'acheter du vin! On va se faire une belle veillée avec ça! Je joue avec ma Telecaster depuis 15 ans, j'ai une autre guitare électrique et une acoustique. *That's it!* J'ai l'impression qu'on va toujours rechercher le même son, peu importe l'instrument. Et je suis vraiment amoureux de ma Telecaster; avec elle, je vais où je veux.

Galaxie a commencé sa tournée plusieurs mois après le lancement du disque. Pourquoi?

D'habitude, ça prend quatre ou cinq mois pour que les fans connaissent les nouvelles chansons et on se disait toujours que ça serait l'un de commencer la tournée là. On a tenté l'expérience et ça fonctionne. Le spectacle prend vie plus rapidement.

Pour la nouvelle tournée, il y a deux choristes sur scène avec vous. Ça change la dynamique?

C'était indispensable, les chansons demandaient ça. Le mélange de l'énergie des filles et le côté testostérone qu'on a depuis toujours, ça mis le feu à la tournée. Dans Galaxie, les filles jouent aussi des percussions, ça paraît beaucoup dans le groove.

Dimanche, vous jouez avant Malajube et Death From Above 1979. Auriez-vous aimé voir Malajube parmi les finalistes du Polaris?

On aurait été une petite gang de francophones au gala en septembre! Mais j'aurais surtout aimé ça que Neil Young soit là; j'aurais eu une chance de le croiser. Juste d'être dans la même bâtisse que lui, j'aurais été content.

Le Devoir

► ledevoir.com

On peut écouter l'extrait de Galaxie. **Culture/Musique**



ÉMOTIONS. FRISSONS. CHANSONS.
23 JUILLET AU 5 AOÛT 2011.

FESTIVAL INTERNATIONAL DE MUSIQUE DE CHAMBRE D'OTTAWA



Guichet 613 234 6306

Téléchargez notre app

Works with iPhone Android

Consultez nos guides du festival interactif

WWW.OTTAWACHAMBERFEST.COM/FESTIVAL-GUIDE

Canada

Ontario

Ottawa

Ottawa

Ottawa

Ottawa

Ottawa

Ontario Arts Council

Conseil des arts de l'Ontario

Ottawa

Ottawa

Ottawa

Ottawa

Ottawa

Ottawa

Ottawa

Ottawa

Ottawa

Ottawa

Ottawa

Ottawa

Hydro Québec présente

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE Forget

DU 25 JUIN AU 4 SEPTEMBRE 2011

Un festival ouvert sur le monde...

SAMEDI 16 JUILLET À 20 h BEATLES BAROQUE

Les Boréades

Francis Colpron, directeur artistique
Eric Milnes, directeur musical, «Beatles Baroque»
Les grands succès des «Fab Four» interprétés sur instruments d'époque!

MERCREDI 20 JUILLET À 20 h SOIRÉE JAZZ

HOMMAGE À CHARLIE PARKER
Avec le saxophoniste Rémi Bolduc et ses complices!

JEUDI 21 JUILLET À 20 h

MUSIQUE DE CHAMBRE

Menotti, Duo pour deux violoncelles et piano
Vaughan-Williams, Quintette avec piano en do majeur
Enesco, Octuor à cordes en do majeur, opus 7

VENDREDI 22 JUILLET À 20 h

LES VOIX BAROQUES

Aimer et mourir à Vienne
Œuvres de Priuli, Pachelbel, A. Gabrieli, Kerll, Flecha, Meli, Schmelzer, Bull et Bertali

LES BRANCHES-MUSIQUE

17 juillet : Tour du monde en musique
Sylvain Neault, violon et David Jacques, guitare
Tous les dimanches de l'été!

FRANCIS COLPRON



RÉMI BOLDUC



ATAR ARAD



MATTHEW WHITE

INFORMATION ET RÉSERVATIONS :
1 888-DFORGET (336-7438)
www.domaineforget.com

Stein Morisset
SÉLÉCTEUR D'AVOCATS

La Coop

La Coop

La Coop

La Coop

Casino

Casino

Casino

Casino

Casino

Desjardins

Desjardins

Desjardins

Desjardins

Desjardins

LUNDI 18 JUILLET 19h30

FRISSON DES COLLINES
de Richard Roy
Canada (Québec), 2011, 103 min. Avec Antoine Filon, Guillaume Lemay-Thivierge, Évelyne Brochu, Anick Lemay et Antoine Bertrand. (G).

BILLETTERIE
514 495-9944
1249, AVENUE BERNARD OUEST

THEATRE OUTREMONT

CULTURE



SOURCE WARNER

L'intrigue de *Harry Potter and the Deathly Hallows: Part 2* reprend là où le précédent volet avait laissé notre Harry Potter: en train de tenter de retrouver puis de détruire les reliques à l'intérieur desquelles Voldemort a enfermé des parcelles de son âme.

Harry Potter: Abracadabof!

HARRY POTTER ET LES RELIQUES DE LA MORT: 2^E PARTIE (V.F. DE HARRY POTTER AND THE DEATHLY HALLOWS: PART 2)

Réalisation: David Yates. Scénario: Steve Kloves. Avec Daniel Radcliffe, Ralph Fiennes, Emma Watson, Rupert Grint, Alan Rickman, Helena Bonham Carter, Michael Gambon, Maggie Smith, Warwick Davis. Photo: Eduardo Serra. Montage: Mark Day. Musique: Alexandre Desplats. 2011, États-Unis-Grande-Bretagne, 130 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Cy a est, l'heure est venue pour le héros de la romancière J. K. Rowling de faire face à son destin, et en 3D s'il vous plaît. Or le temps presse pour l'apprenti sorcier Harry Potter, car Hogwarts est assiégé par les troupes du seigneur des ténébres. Une finale qui tient malheureusement plus du feu de Bengale que du grand feu d'artifice attendu.

L'intrigue de *Harry Potter and the Deathly Hallows: Part 2* reprend là où le précédent volet avait laissé notre Harry Potter: en train de tenter de retrouver puis de détruire les reliques à l'intérieur desquelles



SOURCE WARNER

L'affrontement au sommet entre Harry Potter et Voldemort n'en finit plus d'être repoussé, puis, une fois qu'ils s'y mettent pour de bon, de s'étirer.

Voldemort a enfermé des parcelles de son âme. La décision de Warner Bros. de tirer deux films du dernier roman de la saga sentait l'opportunisme à plein nez. Chose certaine, la première partie de ce très attendu dénouement n'a pas prouvé la pertinence de ce choix sur le plan cinématographique. Le laborieux *Harry Potter and the Deathly Hallows: Part 1* servait essentiellement à mettre la table pour ce qui se produit dans cet opus-ci.

Consacrer un avant-dernier film en entier à la préparation de la grande bataille (qui ressemble à du matériel rejeté par *Lord of the Rings*) permettait au moins de réserver toute l'action et le suspense pour une finale galvanisante. Autrement dit, *Harry Potter and the Deathly Hallows: Part 1* n'aurait pu exister qu'à titre de passage obligé en attendant le feu d'artifice final que cela aurait été de bonne guerre. Remarquez ici l'emploi du conditionnel.

Oui, le feu d'artifice survient. Mais il n'a ni la force ni la majesté attendues. Quant aux longueurs que l'on croyait chose du passé, elles sont aussi présentes qu'auparavant. David Yates, qui est à la barre de la série depuis le tome 5, continue de faire du bon travail, tout d'élégance victorienne et d'effets spéciaux remarquables au service de l'action. Mais il manque à l'ensemble, encore et toujours, la vision d'un Alfonso Cuarón, dont le *Harry Potter and the Prisoner of Azkaban* reste le segment le plus inspiré.

Le parti pris de traiter à la sauvette les destins funestes de protagonistes importants, tels Severus Snape et Bellatrix Lestrange, déçoit fort. Le sort de la cousine de Sirius Black, le personnage le plus vil après Voldemort, est réglé de manière tellement expéditive qu'on reste sur son appétit. À l'inverse, l'affrontement au sommet entre Harry Potter et Voldemort n'en finit plus d'être repoussé, puis, une fois qu'ils s'y mettent pour de bon, de s'étirer. Lorsqu'on croit le générique prêt à rouler, arrive l'épilogue obligé. Au bout du compte, cette conclusion consciencieuse et sans passion autre que celle des interprètes manque cruellement de magie. Abracadabra? Bof...

Collaborateur du Devoir

La caverne de Werner

Le dernier documentaire d'Herzog est comme un livre d'art

CAVE OF FORGOTTEN DREAMS

Réalisation et scénario: Werner Herzog. Image: Peter Zeitlinger. Montage: Joe Bini, Maya Hawke. Musique: Ernst Reijseger. Canada, États-Unis, France, Allemagne, Grande-Bretagne, 2010, 90 min.

ANDRÉ LAVOIE

Werner Herzog n'est pas réputé pour être un cinéaste du confort, de l'indifférence et de la banalité. Même s'il ne traîne plus depuis longtemps des bateaux jusqu'au sommet des montagnes (*Fitzcarraldo*), le cinéaste allemand poursuit sa route exigeante et surprenante. Prolifique documentariste, un aspect moins flamboyant de sa carrière, il s'enfonce, avec *Cave of Forgotten Dreams*, dans la grotte Chauvet-Pont-d'Arc, un lieu d'une splendeur étonnante et d'une richesse historique incomparable dans le département de l'Ardèche, en France.

Découverte en 1994, elle renferme des peintures vieilles d'environ 32 000 ans, rivalisant en précision et en puissance symbolique avec celles de Lascaux, maintenant fermée au public par mesure de précaution. Pour éviter une possible détérioration accélérée, le gouvernement français a établi des règles strictes pour l'observation et l'analyse de ces plus récents trésors de l'humanité: n'entre pas là qui veut. Une équipe de cinéma de quatre personnes, incluant Herzog, a donc pu filmer quelques heures par jour pendant une période très limitée, accompagnant paléontologues, archéologues et autres scientifiques, tous subjugués par tant de formes mystérieuses.

Les peintures - de rhinocéros, de lions, de bisons, de chevaux, de panthères -, les multiples ossements d'animaux et les empreintes de mains témoi-

gnent d'une présence dont il n'est pas toujours possible de comprendre le sens exact. Le film est donc un imposant travail d'observation, appuyé par les nouvelles technologies, pour trouver des clés d'interprétation tout en protégeant de façon minutieuse ces chefs-d'œuvre préservés des caprices du climat et de la bêtise humaine pendant des millénaires.

Icônes rupestres

Cette exploration, ponctuée par quelques entrevues de spécialistes, tous Français et visiblement fiers de côtoyer et de décoder ces nouveaux trésors, est narrée par la voix elle-même caverneuse de Werner Herzog. Parfois poétique, parfois ironique, comme en témoigne son surprenant «postscript» sur les voisins encombrants de la célèbre grotte, le cinéaste ne camoufle jamais son émotion devant l'ampleur et surtout la beauté énigmatique de ce moment figé, glacé, de la longue marche du temps.

Même si le cinéaste souligne à gros traits les difficultés de tournage inhérentes à ce lieu d'où émane une atmosphère de temple sacré, il réussit à se faire témoin contemplatif, offrant d'abord des images prises comme à la volée pour ensuite s'attarder aux détails, comme il le ferait dans l'atmosphère feutrée d'un musée. Jamais tape-à-l'œil ni racoleuse, l'utilisation du 3D donne ici un véritable relief à l'ensemble, pouvant ravir tout à la fois les amateurs d'art, les spéléologues du dimanche et les explorateurs de sentiers bien balisés.

Cave of Forgotten Dreams affiche moins les allures d'un documentaire à saveur pédagogique que celles d'un livre d'art où le narrateur tourne les pages avec une délicatesse infinie.

Collaborateur du Devoir



MARC VALESSELLA

Scène tirée du documentaire *Cave of Forgotten Dreams*.

À chacun son enfer

Beautiful Boy dévoile la face cachée des tragédies telles Polytechnique, Columbine et Dawson

BEAUTIFUL BOY

Réalisation: Shawn Fu. Scénario: Shawn Fu et Michael Armbruster. Avec Maria Bello, Michael Sheen, Alan Tudyk, Moon Bloodgood. Image: Michael Fimognari. Montage: Chad Galster. Musique: Trevor Morris. États-Unis, 2010, 100 min.

ANDRÉ LAVOIE

Faire le deuil de leur fils et de leurs dernières illusions: c'est le double défi, colossal, que tente de surmonter le couple imaginé par Shawn Fu pour son premier long métrage, *Beautiful Boy*. Et la démonstration de cette épreuve quasi insurmontable est illustrée avec une simplicité exemplaire, doublée d'une sensibilité étonnante. Le cinéaste ne détourne jamais le regard de ces parents dont le mariage est en lambeaux et la vie de famille, un désert.

Kate (Maria Bello, une autre grande interprétation à la hau-



SOURCE ANCHOR BAY FILMS

Sammy (Kyle Galiner) sera l'auteur d'une tuerie dans son collège.

teur de son talent, pas toujours reconnu à sa pleine valeur), correctrice pour un éditeur, et Bill (Michael Sheen, tour à tour de marbre et de feu, mais toujours juste), un homme d'affaires, ont installé entre eux une bonne distance dans leur chic maison de banlieue; l'une dans la cuisine; l'autre au salon, ils attendent un divorce libérateur. Cette froide indifférence ne pourra plus tenir lorsque la police débarque chez eux au

lendemain d'un coup de fil de leur fils Sammy (Kyle Galiner), qui semblait triste et préoccupé. Le garçon, timide et visiblement tourmenté, est l'auteur d'un massacre sanglant dans son collège, ayant tué au moins 20 personnes avant de se donner la mort.

Devant l'ampleur de la tragédie, Kate et Bill doivent quitter leur résidence assiégée par les journalistes, trouvant refuge chez le frère de Kate et forcés

de jouer au couple uni dans l'épreuve. Même s'ils évitent autant que possible les journaux et les bulletins télévisés, l'image de leur fils meurtrier finit toujours par surgir quelque part, rappel douloureux du geste d'un être qu'ils croyaient connaître et de l'impuissance qu'ils éprouvent à pouvoir l'expliquer.

Dommage collatéral

Les raisons profondes ne seront jamais clairement exposées et c'est bien là l'une des bonnes surprises de ce film émouvant, jamais racoleur, uniquement centré sur le désespoir, souvent digne et contenu, d'un homme et d'une femme devant l'indicible. Par dépit, réfugiés dans une chambre de motel tel un dernier asile, ils se balanceront leurs plus cruels reproches avec une violence inouïe, temps fort d'un drame qui s'inspire avec justesse de l'actualité sans pour autant en reproduire les aspects sensationnalistes.

Beautiful Boy, c'est un peu l'une des nombreuses faces cachées de toutes ces tragédies qui nous ont bouleversés, depuis Polytechnique jusqu'à Columbine en passant par Virginia Tech et Dawson. Si la personnalité du jeune meurtrier est à peine esquissée — un film de famille tourné au bord de la mer alors qu'il était enfant évoque des temps plus heureux, véritable image d'Épinal pour un adolescent visiblement incompris de ses camarades —, ce portrait flou nous évite ainsi de sauter aux conclusions rapides et simplistes.

Shawn Fu et son coscénariste, Michael Armbruster, n'ont pas cédé à cette tentation, nous plaçant devant la même incompréhension que cette mère explorée et ce père abattu par la douleur. Ce sont les subtiles fissures de ce portrait de famille qui donnent à *Beautiful Boy* toute sa force et sa pertinence.

Collaborateur du Devoir

★★★★★

«LE FILM LE PLUS ROMANTIQUE DE WOODY ALLEN!»
Normand Provencher, Le Soleil

FILM D'OUVERTURE
Festival de Cannes

Minuit à Paris

version française de *Midnight in Paris*
Écrit et réalisé par Woody Allen

WWW.MINUITAPARIS-LEFILM.CA

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!
CONSULTEZ LES HORAIRES DES CINÉMAS

metropolefilms.com

CULTURE

New York Times: les pages noires d'un journal

PAGE ONE: INSIDE THE NEW YORK TIMES

Réalisation et image: Andrew Rossi. Scénario: Kate Novack et Andrew Rossi. Montage: Chad Beck, Christopher Branca, Sarah Devorkin. Musique: Paul Brill. États-Unis, 2010, 91 min.

ANDRÉ LAVOIE

Parmi les gens de ma profession, qui n'a pas déjà rêvé d'occuper le poste d'A. O. Scott, critique de cinéma au *New York Times*? Au-delà de l'envie, on peut s'interroger sur son cinéma intérieur devant les turbulences qui affectent les médias traditionnels, et tout particulièrement ce prestigieux journal fondé par Adolph Ochs en 1896 et dont la devise est toujours la même: «All the news that's fit to print.»

Andrew Rossi (*Le Cirque: A Table in Heaven*) était lui aussi curieux de connaître l'humour de ses artisans. Mais pénétrer dans la magnifique cage de verre et d'acier signée par l'architecte italien Renzo Piano ne pouvait se faire aisément. C'est donc un long travail de patience, de discrétion et de diplomatie qui est à la base de *Page One: Inside The New York Times*. Plutôt que de se balader d'un secteur à l'autre, le cinéaste a eu la bonne idée de s'attarder à la petite équipe responsable de la couverture de l'industrie des médias, manière habile

de scruter les errances de la concurrence et les angoisses de la vénérable institution.

Le futur de l'éthique

Des angoisses, le *New York Times* n'en manque pas. Son passé, glorieux et parsemé de prix Pulitzer — plus de 100! —, ne constitue visiblement pas un rempart contre la chute du lectorat ou sa désertion vers Internet, ni contre les revenus publicitaires en baisse et quelques scandales (les faux reportages de Jayson Blair; la couverture biaisée de Judith Miller sur les prétendues armes de destruction massive de Saddam Hussein). Cela n'empêche pas les journalistes du *beat* média de faire ce que l'on attend d'eux: débusquer la nouvelle, poser des questions, contrarier les coquins, assez nombreux dans ce milieu... Entre Bruce Headman, chef de section exigeant, Brian Stelter, un blogueur-vedette vite repêché par le journal, et Tim Arango, qui partira plus tard à Bagdad, émerge la figure inclassable de David Carr.

Ancien toxicomane ayant élevé seul ses deux enfants, Carr possède un corps et une voix qui témoignent des ravages d'un passé houleux pas si lointain; ce survivant affiche la même détermination rageuse dans son travail. Figure atypique, personnalité abrasive, il est sans conteste le héros du film, lui qui se fait toujours poser la même question: «What's going to happen at The New York Times?»



SOURCE ALLIANCE

C'est un long travail de patience, de discrétion et de diplomatie qui est à la base de *Page One: Inside The New York Times*.

Alors que sa disparition semble pour plusieurs aussi impossible qu'inconcevable, d'autres sont moins convaincus, et Carr, comme tous ses collègues (Carr compare Stelter à un robot...) se dessine le portrait d'une grande institution où se pratique, envers et contre tous, un journalisme dont aucune démocratie digne de ce nom ne peut se passer. Encore faut-il convaincre ceux, de plus en plus nombreux, qui croient que l'information est gratuite et cueillie par les blogueurs.

Alors que sa disparition semble pour plusieurs aussi impossible qu'inconcevable, d'autres sont moins convaincus, et Carr, comme tous ses collègues (Carr compare Stelter à un robot...) se dessine le portrait d'une grande institution où se pratique, envers et contre tous, un journalisme dont aucune démocratie digne de ce nom ne peut se passer. Encore faut-il convaincre ceux, de plus en plus nombreux, qui croient que l'information est gratuite et cueillie par les blogueurs.

Alors que sa disparition semble pour plusieurs aussi impossible qu'inconcevable, d'autres sont moins convaincus, et Carr, comme tous ses collègues (Carr compare Stelter à un robot...) se dessine le portrait d'une grande institution où se pratique, envers et contre tous, un journalisme dont aucune démocratie digne de ce nom ne peut se passer. Encore faut-il convaincre ceux, de plus en plus nombreux, qui croient que l'information est gratuite et cueillie par les blogueurs.

Collaborateur du Devoir



SOURCE ALLIANCE

Des angoisses, le *New York Times* n'en manque pas. Son passé, glorieux et parsemé de prix Pulitzer, ne constitue visiblement pas un rempart contre la chute du lectorat.

Les vieux rêves

L'ÂGE DE RAISON

Réalisation et scénario: Yann Samuël. Avec Sophie Marceau, Marton Csokas, Michel Duchaussoy, Jonathan Zaccari. Image: Antoine Roch. Montage: Andrea Sedlackova. Musique: Cyrille AUFORT. France-Belgique, 2010, 97 min.

ANDRÉ LAVOIE

Yann Samuël aurait sans doute préféré ne jamais quitter le monde de l'enfance. C'est du moins le sentiment qu'éprouvent les personnages de certains de ses films, à commencer par *Jeux d'enfants*, les aventures d'un couple qui n'ose se nommer ainsi, se lançant à la figure des défis toujours plus périlleux, une tradition perpétuée depuis leur tendre enfance.

La manière est quelque peu semblable dans *L'Âge de raison* puisque l'héroïne jouait aussi à un jeu dangereux à sept ans, mais elle ignorait à quel point les répercussions seraient grandes une fois adulte. Très préoccupée à vendre des centrales nucléaires aux quatre coins de la planète, Margaret (Sophie Marceau), une belle énergie qui ne sauve pas toute l'affaire, malheureusement) affiche les allures d'une quadragénaire toujours en contrôle, de son agenda comme de ses émotions. Lorsque des lettres, signées de son écriture de fillette à une époque lointaine, lui sont remises par un notaire à la retraite, sa vie bascule et sa belle assurance se fissure. Car ces missives, nombreuses et extravagantes, sont autant de rappels des rêves qu'elle culti-



SOURCE AXIA FILMS

Margaret (Sophie Marceau) affiche les allures d'une quadragénaire toujours en contrôle, de son agenda comme de ses émotions. Lorsque des lettres, signées de son écriture de fillette à une époque lointaine, lui sont remises par un notaire à la retraite, sa vie bascule et sa belle assurance se fissure.

vaît toute petite alors qu'elle vivait pauvrement avec sa mère et son frère dans un petit village du sud de la France.

Les souvenirs pourtant bien enfouis de cette femme d'affaires vorace vont peu à peu transformer ce monstre d'organisation en machine déréglée. Ces changements n'échapperont pas à son entourage, toujours un peu plus consterné. De là à dire qu'elle retrouve son enfant intérieur, il n'y a qu'un pas que la mise en scène tapageuse et colorée de Yann Samuël n'hésite pas à franchir.

À partir de cette belle idée, celle de s'écrire des lettres à soi-même... mais à destination de son propre futur, le cinéaste multiplie les pirouettes fantaisistes et visuelles (l'effet *Amélie Poulain* se fait encore sentir dans le cinéma français), question d'humaniser une caricature de carriériste. Les contrastes sont soulignés à gros traits, et la transformation progressive du personnage poursuit une trajectoire aux détours jamais surprenants, surtout dans ses rapports avec le vieux notaire (attachant Michel Duchaussoy),

aux allures de sage philosophe doublé d'un as de la pétanque.

Même exécuté avec une certaine élégance alors que la direction artistique prend grand soin de partager la froideur architecturale de l'univers de l'héroïne à la chaleur de son enfance à l'indigence propre, *L'Âge de raison* risque surtout d'ennuyer les grands et d'emmerder leur progéniture. Peu importe leur âge ou celui de leur enfant intérieur.

Collaborateur du Devoir

Grandir trop vite

LIFE, ABOVE ALL

Réalisation: Oliver Schmitz. Scénario: Dennis Foon, d'après un roman d'Allan Stratton. Avec Khomotso Manyaka, Lerato Mvelase, Keabaka Makanyane, Harriet Lenabe. Photo: Bernhard Jasper. Montage: Dirk Grau. Musique: Ali N. Asin, Ian Osrin. Afrique du Sud-Allemagne, 2010, 105 min.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Elle s'appelle Chanda. Elle a tout juste 12 ans et aujourd'hui elle doit se rendre au salon funéraire afin de choisir un cercueil pour sa petite sœur Sarah, morte à quelques mois à peine. La faute à l'influenza, insiste madame Tafa, une voisine un peu trop bien intentionnée. Pourquoi alors les habitants du quartier louchent-ils avec méfiance du côté de sa maison?, se demande Chanda. Et pourquoi, aussi, sa mère est-elle de plus en plus fatiguée et faible? Ces taches sombres qui commencent à apparaître sur son corps sont-elles vraiment des ecchymoses, comme elle le prétend?

Life, Above All, on l'aura compris, traite de l'éveil d'une enfant à la réalité du sida sur un continent où le virus continue de faire des ravages. Or, justement, à travers sa dénonciation d'une culture de superstitions et de mensonges blancs, le film explique par la bande pourquoi la pandémie perdure. La simple évocation du mot est taboue. On préfère parler de malédiction ou de possession. Se raccrochant à cela, la mère de Chanda mettra sa vie en péril, une situation qui pourra paraître aberrante, mais qui reflète pourtant la réalité. En filigrane, *Life, Above All* aborde avec

doigté la question douloureuse de la prostitution juvénile.

Avec ses accents mélodramatiques assumés, le scénario ne donne pas dans la dentelle, mais livre un récit efficace porté par la charge émotionnelle intrinsèque au sujet. Qui plus est, la mise en scène du Sud-Africain Oliver Schmitz, un réalisateur à tout faire qui a surtout travaillé pour la télévision, s'avère des plus évocatrices et révèle un œil très sensible à la composition visuelle.

Jouant habilement d'effets de focalisation, Schmitz filme souvent sa jeune héroïne en gros plan avec la silhouette diffuse d'un adulte derrière elle. L'enfant est sincère, courageuse, et cherche la vérité, tandis que les grandes personnes qui l'entourent agissent à visage couvert. Encore une fois, l'approche ne pêche pas par excès de subtilité, mais elle fonctionne indubitablement.

Collaborateur du Devoir



SOURCE SONY PICTURES

Schmitz filme souvent sa jeune héroïne, Chanda, en gros plan.

« Une charmante comédie romantique ! Carré et Poelvoorde forment un irrésistible tandem ! » Manon Dumais, VOIR

« Une jolie romance portée par deux acteurs brillants ! Émouvant ! » Laura Marth, La Tribune

« Un joli conte porté par deux grands interprètes ! » Odile Tremblay, Le Devoir

« Une charmante comédie ! Réjouissant ! » Martin Gignac, Le cinémac

BENOÎT POELVOORDE ISABELLE CARRÉ

Les Emotifs Anonymes

UN FILM DE JEAN-PIERRE AMÉRIS

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE !

« Quelque part entre *Les petits mouchoirs* et *Mes meilleurs copains*. » Excessif

10 ans après JUSTE UN BAISER...

encore un baiser

LE NOUVEAU FILM DE GABRIELE MUCCINO

PAR LE RÉALISATEUR DE À LA RECHERCHE DU BONHEUR ET 7 VIES

À L'AFFICHE !

« Profond et émouvant. À voir ! » Véronique Harvey, ICI

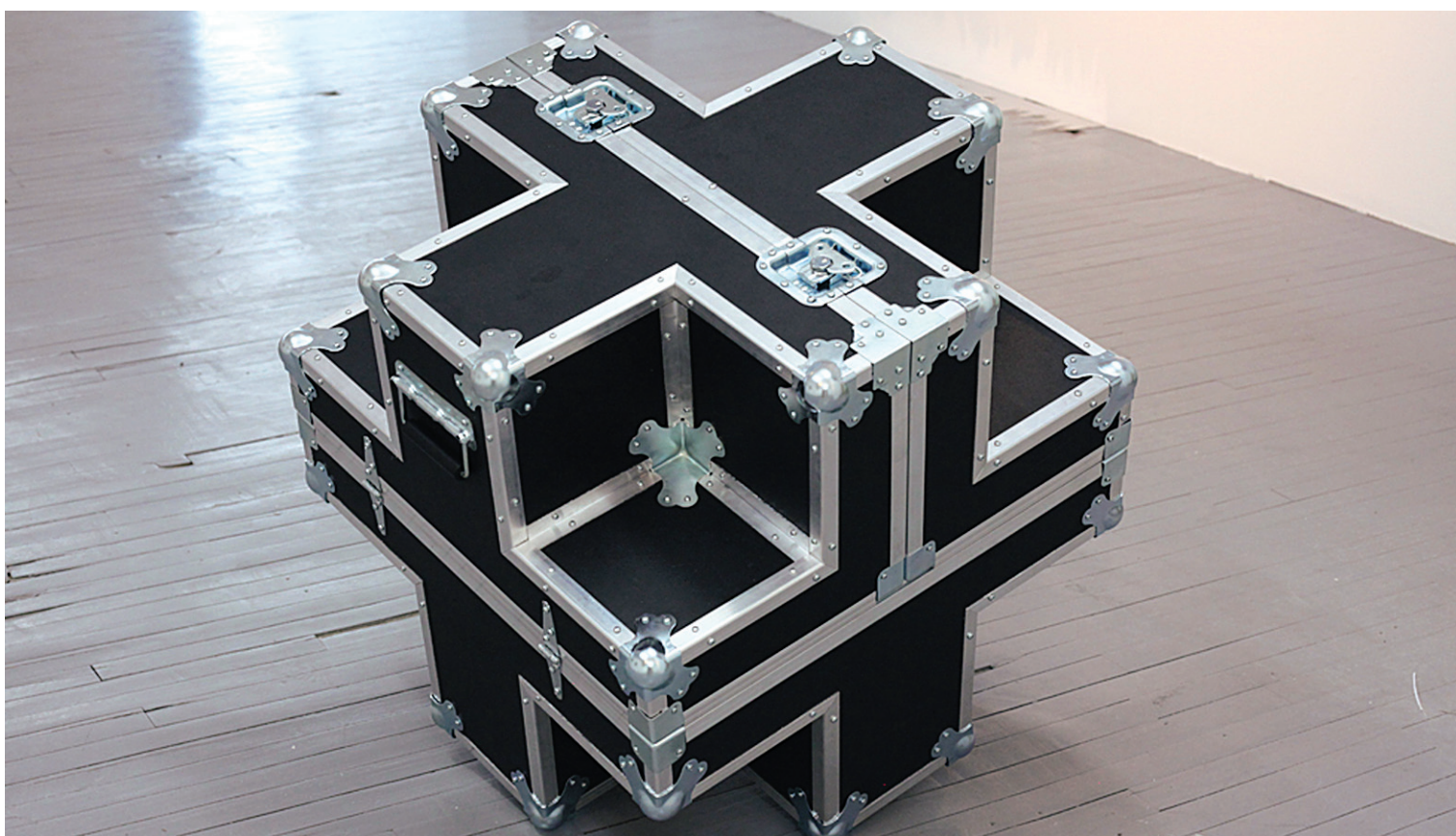
CHARLOTTE GAINSBURG

L'ARBRE

Un film de JULIE BERTUCCELLI

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE !

DE VISU



GUY L'HEUREUX

Le point fort de l'exposition *Living in Different Worlds* de Gabriel Coutu-Dumont est constitué des deux sculptures qui réinventent la malle de transport de matériel de scène.

Autour de minuit

La nuit – noire, blafarde, festive, spectaculaire – s'expose en deux temps au Belgo

NOCTURNES

Galerie Roger Bellemare
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 502
Du 4 au 20 août

LIVING IN DIFFERENT WORLDS

Gabriel Coutu-Dumont
Galerie Donald Browne
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 528
Jusqu'au 23 juillet

MARIE-ÈVE CHARRON

Au Belgo cet été, les centres d'artistes font relâche, mais pas les galeries. Parmi les expositions en cours, deux retiennent l'attention. Incidemment, elles ont pour point commun de traiter de la nuit et de la musique, avec les rêves ou les artifices du spectacle qui les habitent.

La galerie Roger Bellemare présente une exposition collective intitulée *Nocturnes*, thème qui renvoie autant aux pièces mélancoliques de Chopin qu'aux propriétés de la nuit. À l'exemple des autres expositions thématiques vues à cet endroit, l'idée du commissaire Christian Lambert n'est pas de faire dans la démonstration théorique, mais de proposer des voisinages intuitifs entre des œuvres, pour le plaisir de les révéler autrement.

Voisins des ombres

Heureux rapprochement que celui proposé entre le travail de Michael Merrill et celui de Jocelyne Alloucherie. Pour lui, une gouache issue de la série *Manan*, qui met à l'honneur la sculpture de Louise Bourgeois du même nom. Pour elle, une photo où se découpe la silhouette d'un paysage escarpé. Dans ces œuvres, la nuit s'empare du réel pour l'entraîner dans un imaginaire mystérieux, voire inquiétant. Les œuvres de John Baldessari et de Maclean profitent également d'un voisinage inspiré qui met en relief leur usage respectif d'aplats colorés.

L'exposition a son lot de valeurs sûres, d'œuvres plus prévisibles. Un fusain de la série des *Vanitas* d'Edmund Alleyn trône au fond de la salle. La composition en frise décline chaise, perroquet et autres objets que la lumière blafarde de la nuit restitue tel un souvenir pétrifié. *Les Nuits* de Fernand Leduc, elles, vibrent par l'apparent chatolement des couleurs qui les constituent. Les quatre écrans abstraits, dans les tons clairs et sombres de bleu, sont moins opaques qu'il n'y paraît et suscitent encore le ravissement. Quant à la gravure de l'artiste connu Hans Hartung,

elle est éclipsée par la force du diptyque du jeune Euan Macdonald. L'artiste juxtapose le dessin d'une partition musicale d'un standard du jazz, *Deep in a Dream*, à une vue nocturne allusive.

Des références musicales imprègnent aussi les œuvres de l'autre salle, dans les «berceuses» de Martha Townsend, dont on voit rarement le travail en galerie, et dans le paysage impressionniste peint par Roger Bellemare qui, par son titre, appelle un air du compositeur François Couperin. Il revient à Jacques Marchand de suggérer la nuit noire avec un de ses monochromes que l'enduit de sable fait scintiller légèrement, comme s'il était étoilé.

En signant le commissariat de cette exposition, Christian Lambert, chez Roger Bellemare depuis bientôt dix ans, ne commence qu'à sortir de l'ombre. À l'automne, il aura une galerie à son nom qui, formule originale, cohabitera avec la galerie Roger Bellemare. Un développement à surveiller, car par la même occasion, le tandem agrandira sérieusement ses espaces d'exposition.

Transports scéniques

À l'autre bout du 5^e étage du Belgo, à la galerie Donald Browne, Gabriel Coutu-Dumont nous plonge dans l'univers des spectacles à grand déploiement dont il est, par ailleurs, un des artisans. L'habitude de ces rassemblements nocturnes populaires nous les présente comme un cérémonial, teinté d'ésotérisme et de science-fiction, pour les humains voulant communiquer avec l'au-delà. L'artiste délaie donc le travail d'images appropriées qu'il avait montré au centre Clark il y a un an pour miser davantage sur l'aspect sculptural des œuvres. Bien qu'encore en train de se définir, sa démarche consiste à faire voir la musique.

D'où ces fragments d'acier fini miroir au sol qui donnent forme à l'onde sonore d'un morceau de musique que l'artiste a composé avec son frère, Guillaume Coutu-Dumont. Au mur, la série de photos *Black Holes* télescope les notions d'astrophysique et de musique: des disques noirs arborescent des espaces sidéraux composés à partir de photos d'éclairage de scène. Mais le point fort de cette exposition est constitué des deux sculptures qui réinventent la malle de transport de matériel de scène. Leur forme? Une pyramide et un tesseract — l'analogue quadrimensionnel du cube. Ces contenants sibyllins semblent pouvoir, en effet, transporter les aspirations les plus aberrantes.

Collaboratrice du Devoir



GALERIE ROGER BELLEMARE

Une pièce de l'exposition collective *Nocturnes*.

JAPON

TRADITION • INNOVATION

EXCLUSIVITÉ
MONDIALE

Commanditaire présentateur

SUBARU

MUSÉE CANADIEN
DES CIVILISATIONS



CANADIAN MUSEUM
OF CIVILIZATION

100, rue Laurier Street, Gatineau, QC • 1 800 555-5621
www.civilisations.ca/japon

Commanditaire associé

Partenaire média



Organisée par le Musée canadien des civilisations avec la collaboration du Musée national de l'histoire japonaise (Sakura, Japon) et de l'ambassade du Japon au Canada.

Anritsu

OTTAWA CITIZEN

Canada

GUERRE + MÉDECINE

Commanditaire présentateur

Canada's Research-Based
Pharmaceutical Companies



Les compagnies de recherche
pharmaceutique du Canada

Puissante, stimulante et fascinante, cette exposition examine l'évolution de la relation souvent difficile entre la guerre et la pratique médicale.



Photo © David Cotterell

MUSÉE CANADIEN
DE LA GUERRE



CANADIAN
WAR MUSEUM

1, place Vimy, Ottawa • 1 800 555-5621
www.museedelaguerre.ca/medecine

DEUTSCHES
HYGIENE-MUSEUM
DRESDEN

wellcome
collection

Partenaire média

OTTAWA CITIZEN

Canada



Une exposition créée par Wellcome Collection de Londres (R.-U.) et le Deutsches Hygiene-Museum de Dresde (Allemagne).

18^e édition

CIRCUIT DES
arts
MEMPHRÉMAGOG
2011

VISITE
D'ATELIER D'ARTISTES
DU 16 AU 24 JUILLET
DE 10H À 17H

WWW.CIRCUITDESARTS.COM

EXPO COLLECTIVE DU 9 AU 24 JUILLET
Centre Culturel de Magog
81, rue Desjardins

LIVRES

Les guerrières

Un roman, d'une auteure française et paru en France, inspiré de la tragédie de Polytechnique



DANIELLE LAURIN

Dès la première phrase de *L'homme qui haïssait les femmes*, nous sommes fixés: «Ce six décembre 1989, il neige sur Polytechnique.» C'est bien de Marc Lépine dont il est question.

Sauf que celui qui s'est enlevé la vie après avoir tué quatorze femmes ce jour-là porte ici un autre nom: Gabriel Lacroix. Même chose pour les autres personnes impliquées dans la tragédie.

Les témoins du massacre, mais aussi les policiers, le médecin légiste, les proches des victimes, la mère du tueur, sa sœur, son père..., apparaissent tous sous de fausses identités.

Seuls les noms ont été changés... ou presque. Il s'agit bien d'un roman, mais basé sur une reconstitution fidèle des événements. Et écrit dans un style presque journalistique.

Les phrases sont courtes, le ton est direct. Les faits dominent, les témoignages se suivent. Comme dans un long reportage, ou un documentaire. Pas de narrateur. Pas de surenchère.

La question qui domine dans le livre: pourquoi? Pourquoi cet acte terrible, inimaginable? Cette question, sur laquelle tout le monde s'est penché depuis le massacre de Polytechnique, demeure en suspens au bout du compte.

La lettre-testament du tueur est reproduite. De même que les mots qu'il a criés aux victimes avant de les abattre. Sa détestation profonde des féministes, tout ça.

Son passé familial violent est scruté à la loupe. Le fait que son père ait vécu la torture pendant la guerre d'Algérie, tout ça. Sont ressassés aussi les rêves brisés de l'assassin, son désir d'intégrer l'armée, de faire des études en génie.

6 décembre 1989

Il y a même un moment, à la toute fin du roman, où nous sommes dans la tête du meurtrier. Juste avant qu'il se rende à Polytechnique. Nous le voyons agir, penser, dans la solitude de son appartement. Tandis qu'il se coupe les cheveux, se rase la barbe, s'assied à son bureau pour écrire.

Par exemple: «Il se passe la main dans les cheveux, étonné de les sentir si courts. Il com-



ROBERTO FRANKENBERG

Élise Fontenaille retrace, pour son public français, les débats qui ont suivi la tuerie collective.

mence à écrire, il sait très bien ce qu'il veut dire, il sait très bien ce qu'il s'apprête à faire.» Puis: «En écrivant le dernier paragraphe, les derniers mots, il sourit.»

À ce moment-là, bien sûr, concernant l'état d'esprit, le sourire du futur meurtrier, tout ça, nous sommes carrément dans la fiction pure. Privilège d'écrivain, liberté du roman.

Malgré son caractère apparemment journalistique, tout le livre est construit de telle sorte, en fait, qu'on en vient à brouiller les pistes entre la réalité et la fiction. Les faux noms aidant.

Même si dans l'ensemble vous et moi savons très bien que ça colle à peu près. Ça recoupe les innombrables reportages, documentaires, entrevues auxquels on a déjà eu accès.

Alors, tout ça pour ça? *L'homme qui haïssait les femmes* n'apporte rien de neuf, finalement. Pour nous au Québec, du moins. L'affaire a fait tellement de bruit ici depuis 20 ans, telle-

ment de dégâts aussi. Et puis, le film de Denis Villeneuve est dur à battre comme fiction sur le sujet.

Oui mais voilà. Ce n'est pas à nous que ce livre s'adresse principalement, mais aux Français, d'abord. C'est en France que *L'homme qui haïssait les femmes* paraît: là-bas, le massacre de Polytechnique n'a pas eu de réel retentissement.

Séduction ou revendications

L'auteure, Élise Fontenaille, est elle-même française. Elle a signé plusieurs romans inspirés de faits divers, d'événements réels, tel *Les Disparues de Vancouver* (Grasset) paru l'an dernier. Et elle est bel et bien venue au Québec pour enquêter.

Elle remercie d'ailleurs, à la fin de son livre, les hommes et les femmes de Montréal, qui l'ont «accueillie avec chaleur et ont répondu à toutes [ses] questions, même les plus dérangeantes», précise-t-elle.

Là où le livre devient intéressant pour nous, c'est dans la manière avec laquelle l'auteure retrace, pour son public français, les débats qui ont suivi la tuerie collective du 6 décembre 1989.

Tout ce qu'elle raconte sur les prises de bec entre féministes et masculinistes, sur le fait que le tueur s'en est pris aux femmes seulement, qu'il a demandé aux hommes de sortir de la salle de classe et qu'ils lui ont obéi... Tout ce qu'elle rapporte sur la supposée «lâcheté» des hommes présents ce jour-là.

Bien sûr qu'on sait tout ça, rien de nouveau, encore là. Mais c'est la façon de camper le décor qui attire l'attention. C'est la perception qui diffère. La vision des choses, du monde, des hommes, des femmes et des rapports qu'ils entretiennent.

L'auteure tente d'expliquer l'évolution du féminisme au Québec. Elle en vient à remonter à l'ère du pléistocène, alors que nous vivions dans «une dictature cléricale ou presque».

À son public français, et, qui sait, international, elle fait remarquer que «l'Église et l'État ne faisaient qu'un, les femmes étaient sommées de se soumettre à leur époux, les filles dressées à l'obéissance aveugle par les sœurs». Révolution tranquille oblige, note-t-elle, le Québec entra ensuite dans la modernité et la laïcité, et redonna, peu à peu, la parole aux femmes.

Autrement dit: «En deux générations, les femmes sont passées sans transition de la ponte — dans les années cinquante, avoir quinze enfants de rang n'était pas rare — à plus d'enfants du tout. En Europe, on estime que les hommes et les femmes sont complémentaires; au Québec, c'est l'égalité qu'elles réclament, et le partage du pouvoir.»

Attendez, le meilleur s'en vient: «Au Québec, les féministes sont des guerrières.» Voilà, c'est dit. «Elles sont bien plus vindicatives que leurs consœurs européennes, trop souvent dans la séduction, le dialogue: des féministes en dentelles. C'est comme ça qu'on les juge souvent, ici.»

Est-on encore dans un roman? L'impression que l'auteure avance masquée. On se croirait davantage dans un essai, un plaidoyer, un ouvrage aux allures sociologiques, non?

Est-il encore question du tueur de Polytechnique? Bien sûr que si. Nous sommes en plein dedans. Dans la haine des féministes. Des féministes québécoises, précisément.

Là-dessus, je pars en vacances. Repos de la guerrière.

L'HOMME QUI HAÏSSAIT LES FEMMES

Élise Fontenaille
Grasset
Paris, 2011, 180 pages

BÉDÉ

La mer en guise d'éternité

FABIEN DEGLISE

Il est parti trop vite, mais il revient. Un an, presque jour pour jour, après la mort subite de l'auteur français Bernard Giraudeau, une bande dessinée nous ramène le bon souvenir de cet artiste à plusieurs facettes qui aimait parfois se faire scénariste. *Les Longues Traversées* (Aire libre), mis en image par Christian Cailleaux, explore les thèmes que Giraudeau affectionnait le plus: le voyage, la mer, l'amour des femmes et les destins croisés.

Empreint d'une douce mélancolie et d'une poésie maritime mise en relief par le coup de crayon de Cailleaux, ce deuxième album du Giraudeau écrivain distille sur 80 pages l'intense humanité d'une amitié neuve et sincère entre deux hommes: Théo, jeune marin à la retraite, auteur en quête de lui-même, et Diego, matelot angolais à quai, condamné à vivre avec les démons de son passé. Nous sommes à Lisbonne, au Portugal... et en même temps partout ailleurs.

Deuxième collaboration entre les deux hommes — la première, c'était pour *R97* (Casterman), tour du monde en bateau et adaptation en format 9^e art de son roman *Le Marin à l'ancre* —, cette longue traversée puise avec la même finesse dans l'imaginaire du voyage et la profondeur de la plume de Giraudeau qui, à 16 ans, avait fait deux fois le tour du monde en bateau. Il était alors membre de la marine nationale française.

Au final, on a l'impression d'être en contact avec un testament involontaire, qui regarde la ligne d'horizon de l'océan pour appréhender l'éternité. Ce premier scénario original de Giraudeau pour la bande dessinée devient donc, malgré lui, une œuvre ultime, chaude et passionnée qui ne peut que faire regretter davantage le départ brusque de l'auteur à 63 ans.

Le Devoir

POÉSIE

Hélène Monette, une passante dans la place

Après *Thérèse pour joie et orchestre*, la poète revient avec sa langue qui sculpte le monde. Poèmes de voyage.

HUGUES CORRIVEAU

«Comme une vieille savante dans la savane / je me penche sur la beauté du monde», nous affirme, d'entrée de jeu, Hélène Monette dans son dernier recueil, *Là où était ici*. Que ce soit dans *Sanctuaire* ou dans *Autour des madones*, on est à l'écoute des bruits urbains, on s'immerge dans le concret immédiat où s'accroissent les éclairs de lucidité. Les bricoleurs du week-end, à force, bricolent aussi le ciel, l'inatteignable. Et à tendre l'oreille, l'auteure perçoit les fluctuations sonores qui portent des jugements sur les femmes, qui transbahutent les lois de ceux à qui appartient à la rue.

Bien que là, tout près, le mode, le clinquant, le bonheur des brocantes tonitruent, le spectacle infirme des mal-logés, des mal-nantis se poursuit. Boulevard Saint-Laurent: l'homme au fauteuil roulant, ou Lys Blanc à l'impeccable chevelure, ou la Femme de Jésus et ses quatre sacs, ou enco-

petites filles qui ont «une mitraillette rose» à la main, «des soldats étranges dans leurs guérites, observant les gens, le bonheur qui avance, tendu, préoccupé, rigide». Ces personnages font monter tranquillement la révolte, l'indignation du ton de Monette, cette fébrilité de la voix qui tranche les phrases, catapulte ses descriptions comme des coups portés contre l'aveuglement. Le petit-fils de Mussolini

re, «ête assise comme un oiseau qui tombe», une vieille femme. «Chœurs. Voix des mères, fermes et jubilatoires, voix des enfants, ludiques, aux timbres surprenants, voix grêles et douces des personnes âgées qui posent leur main fragile sur votre avant-bras [...].», tout un microcosme approché avec une douceur compatissante par une auteure qui tient son bout de ville à bout de cœur, à bout de tendresse.

Le kitsch et la beauté

Une galerie de portraits saisis au plus vif d'une émotion à fleur de mots, voilà bien ce qu'est le recueil d'Hélène Monette. À Montréal ou à Venise, qu'importe si le tragique côtoie la beauté, si les résidants se prennent un peu pour des touristes, qu'importe puisque «*toujours, une trace d'humanité*» insiste, au milieu du kitsch prégnant.

Puis nous entrons dans *La parade*, pour y reconnaître «*Des églises couleur de glace au cantaloup fondue, des palais de fous, des châteaux aux retables et aux frises inextricables qui épouseraient le contour des collines dessinant le territoire aux abords des montagnes*»; pour y rencontrer des marcheurs, des

n'est pas loin, dans la nuit, qui écoute, à Rome, ceux qui cherchent la piazza della Pace, comme une quête veine, une dérisoire espérance. Et cette pensée cynique: «*l'enfer est à la portée des gens qui ont de la chance*!» Et cette femme qui «*habite une ruelle qui donne sur la mort*!» Et celle qui habite «*rue des Cocottes Aplaties / par les pneus de chars*!» Mais surtout, il y a cette auteure immense qu'est

Hélène Monette, celle qui n'a pas la langue dans sa poche, qui a justement une langue qui tranche et sculpte, une auteure qui sait le cœur du monde et ses palpitations.

Collaborateur du Devoir

LÀ OÙ ÉTAIT ICI

Hélène Monette
Boréal
Montréal, 2011, 144 pages

HÉLÈNE MONETTE
LÀ OÙ ÉTAIT ICI

des châteaux aux retables et aux frises inextricables qui épouseraient le contour des collines dessinant le territoire aux abords des montagnes; pour y rencontrer des marcheurs, des

LES BEAUX DÉTOURS... vous connaissez?

MARIE-VICTORIN, sa vie, son pays...
30 juillet - une journée à la campagne!

LES BALLETS RUSSES DE DIAGHILEV

et
NAPOLÉON BOURASSA - LA QUÊTE DE L'IDÉAL
27 août - Musée national des beaux-arts du Québec

MARC CHAGALL ET L'AVANT-GARDE RUSSE
du 4 au 6 novembre à Toronto

www.lesbeauxdetours.com

514 352-3621

En collaboration avec Club Voyages Rosemont



CIRCUITS CULTURELS

À TA SANTÉ CÉSARI

UNE PRÉSENTATION DE LA SAO

LE VIN CHEZ LES GAULOIS

EXPOSITION DU 18 MAI AU 16 OCTOBRE 2011 À POINTE-À-CALLIÈRE

Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal
www.pacmusee.qc.ca
Montréal

RHÔNE LE DÉPARTEMENT

astral AIR CANADA INTERCONTINENTAL

ITOURISME Montréal

© BNV / JEAN-GILLES BÉRIZI (SAINT-GERMAIN-EN-LAYE, MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE NATIONALE) / MUSÉE GALLO-ROMAIN, LYON-FOURVIÈRE / MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE LYON. PHOTO: FRANÇOIS PLANET

LIVRES

ESSAI

Luc Ferry, un philosophe pour notre temps

Entretiens sur la vie et l'œuvre d'un des plus solides penseurs actuel

Vedette de la philosophie française et ancien ministre de l'Éducation nationale, Luc Ferry fait beaucoup parler de lui. Certains le considèrent comme un de ces penseurs médiatiques un peu superficiels qui pululent en France. Ferry, pourtant, est un vrai philosophe dont l'œuvre, riche, profonde et de plus en plus accessible, constitue une formidable boussole pour penser notre temps. Adversaire du «conformisme révolutionnaire» qui pousse plusieurs penseurs actuels à cultiver un radicalisme de gauche spectaculaire mais déconnecté du réel, tels Badiou, Hessel, Sloterdijk, Žizek, Ferry se définit comme un «républicain de droite libéral et social-démocrate». Au Québec, on le dirait plutôt de centre gauche.

Dans *L'Anticonformiste. Une autobiographie intellectuelle*, Ferry répond aux questions substantielles d'Alexandra Laignel-Lavastine, spécialiste de l'histoire des intellectuels. Il revient sur son enfance, sur son parcours et, surtout, sur les idées fortes de son œuvre. Cet essai est une magistrale introduction à l'univers d'un des plus solides penseurs de notre temps.

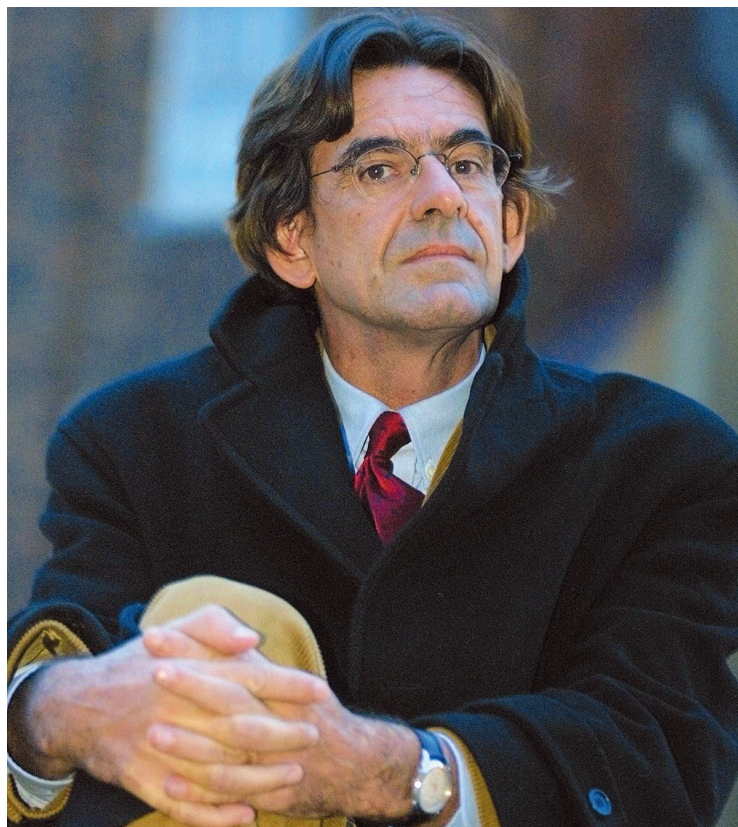
Le prestigieux parcours de Ferry pourrait laisser croire qu'il est né avec une cuillère d'argent

dans la bouche. Le philosophe s'en défend, rappelant ses origines modestes. Son père, pilote et concepteur de voitures de course, et sa mère avaient peu d'instruction et vivaient modestement. Ils vouaient toutefois un culte à la musique et à l'instruction. Deux des frères de Ferry deviendront, comme lui, professeurs de philosophie et l'autre sera marchand de violons. Malheureux à l'école, le jeune Luc fera une bonne partie de ses études à la maison. Il découvrira la philosophie à 15 ans, grâce à son frère aîné qui lui conseille de lire Kant. «Je comprenais les mots, je pouvais suivre les phrases, mais en vérité je ne voyais toujours pas vraiment de quoi il retournait», se souvient Ferry. C'était à la fois très décevant et très passionnant.»

Anti anthropisme

En 1968, Ferry est à l'université, mais il ne participe pas à l'agitation. Fils d'un prisonnier de guerre gaulliste qui a connu les camps nazis, il est heurté par les slogans de type «CRS = SS» qui banalisent le nazisme. Son combat à venir contre les outrances philosophiques est déjà en germe.

Il faut se souvenir qu'à cette époque la philosophie française est animée par un fort courant anthropiste qui proclame la «mort de l'Homme». Inspiré par Marx, Nietzsche, Freud et Heidegger, ce courant, dont les têtes d'affiche françaises sont Derrida, Deleuze, Foucault et Bourdieu, entend déconstruire la métaphysique moderne qui fait du sujet le «maître et possesseur de la nature». La raison moderne,



CLÉMENT ALLARD LE DEVOIR

Le philosophe et ancien ministre de l'Éducation nationale en France Luc Ferry plaide pour un «humanisme non métaphysique».

disent ces penseurs, s'est «retournée contre elle-même», comme en témoignent le nazisme et la colonisation. Il importe donc d'en finir avec l'illusion du sujet conscient et autonome et de comprendre que nos idées et nos choix sont «les purs produits inconscients de réalités extérieures ou matérielles censées nous déterminer de part en part, qu'il s'agisse de notre classe sociale, de notre milieu d'origine ou de nos pulsions sexuelles».

Dans son célèbre ouvrage *La Pensée 68* (Gallimard, 1985), écrit en collaboration avec Alain Renault, Ferry conteste cette thèse et plaide pour un «humanisme non métaphysique». Il ne nie pas les déterminismes relevés par les penseurs de la déconstruction, mais il soutient que l'homme reste capable de se distancier de ces déterminations et de distinguer le bien du mal, grâce à une forme de libre arbitre. Contrairement à l'animal qui est programmé par la natu-

re, l'humain n'a pas d'essence, pas de «destinée tracée a priori», il est un être d'histoire qui s'invente. Ferry parle d'une «transcendance de l'humain par rapport à lui-même». Il réhabilite l'humanisme des Lumières en le débarrassant de ses naïvetés.

La révolution de l'amour

Ce premier humanisme, celui de la raison et des droits de l'homme, ne suffit toutefois pas à rendre compte de la situation actuelle, caractérisée par ce que Ferry appelle un deuxième humanisme, celui «du cœur et de la transcendance de l'autre». Concevant la philosophie comme «une concurrente laïque de la religion», c'est-à-dire comme «une quête de la «vie bonne» qui ne passe ni par Dieu ni par la foi», Ferry affirme que toute philosophie authentique se structure selon trois axes: théorique (comprendre ce qui est), pratique (comment vivre avec autrui) et sotériologique (y a-t-il un sens à tout cela?). Le philosophe, depuis une quinzaine d'années, s'intéresse surtout au troisième et cherche à définir une «spiritualité laïque» pour les mortels.

Selon lui, «le temps présent est traversé par deux mouvements»: la mondialisation libérale — accélérée par l'arrivée d'Internet et issue à la fois de la logique capitaliste et de la logique bohème et contestataire opposée aux valeurs traditionnelles — et «l'émergence de nouvelles figures du sens», liées à la sphère privée. Le capitalisme détruit les valeurs communautaires, et sa version mondialisée tourne à vide, dominée par une logique compétitive privée de signification. Dans le même mou-

vement, le capitalisme, en permettant l'émancipation des individus, est aussi à l'origine de la famille moderne, du mariage d'amour et de la sacralisation de l'humain qui s'ensuit.

Cette «révolution de l'amour» ne se résume pas à un repli sur la sphère privée. Ferry la voit à l'œuvre dans la naissance de l'humanitaire et dans le souci pour les générations futures. «C'est parce que nous faisons, avec nos proches, l'apprentissage du fait que nous sommes prêts à sortir de nous-mêmes, à admettre la transcendance de l'autre, donc à trouver ou retrouver du sacré et du sens, que nous pouvons aussi nous mobiliser pour des causes touchant les générations futures», les étrangers et le bien commun. Ferry parle d'une «transcendance des valeurs» au sein même de l'immanence. «Quoique situées en moi [immanence], tout se passe comme si ces valeurs s'imposaient à ma subjectivité, comme si elles venaient d'ailleurs [transcendance]», explique-t-il.

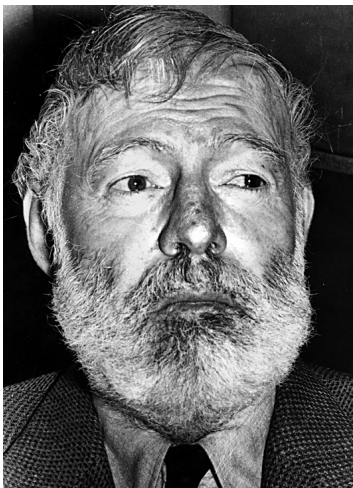
Malgré, donc, une mondialisation libérale qui malmène la quête de sens au profit de l'idéal de l'hyperconsommation, Luc Ferry ne désespère pas de la sagesse de ses frères humains mortels. Il nous invite brillamment à la lucidité, à la responsabilité et à l'amour.

louisco@sympatico.ca

LUC FERRY L'ANTI-CONFORMISTE

Entretiens avec Alexandra Laignel-Lavastine Denoël Paris, 2011, 400 pages

Ernest Hemingway, la fête continue



STF / AFP

Ernest Hemingway

CLAIRE DEVARRIEUX

La famille Hemingway propose une nouvelle édition de *Paris est une fête*, les souvenirs du grand homme, où il fait revivre sa jeunesse parisienne, dans les années 20, avec sa première femme, Hadley, quand ils étaient heureux. «Mais Paris était une très vieille ville et nous étions jeunes et rien n'y était simple, ni même la pauvreté, ni la richesse soudaine, ni le clair de lune, ni le bien, ni le mal, ni le souffle d'un être endormi à vos côtés dans le clair de lune.» Hemingway avait mis au point dix-neuf chapitres, mais il n'a pas terminé *Paris est une fête*: il s'est suicidé en 1961 et le livre a paru à titre posthume en 1964. Les chefs-d'œuvre inachevés font rêver, on peut s'acharner dessus sans fin. En l'occurrence, le dernier des fils Hemingway encore en vie, Patrick, et Sean, petit-fils d'Ernest, neveu de Patrick, proposent *The Restored Edition*, établie à partir des manuscrits originaux.

«Ce qu'il faut c'est écrire une seule phrase vraie. Écrire la phrase la plus vraie que tu connais», s'enjoignait Hemingway à lui-même, dans sa mansarde, l'œil sur les toits. La vérité est que cette édition ne change rien, Paris sera toujours Paris, une fête. *A Moveable Feast, «une fête mobile»*, dit le titre, qui n'est pas de l'écrivain lui-même, mais vient d'une phrase qu'il a prononcée.

La plupart des titres de chapitres, l'ordre, la fin et la préface signée Hemingway, tout

cela a été bricolé, avec beaucoup de soin, par Mary Hemingway, la quatrième et dernière épouse. L'unique intérêt de cette édition revue et augmentée, ce sont les «vignettes inédites», que l'écrivain (ou l'exécutrice testamentaire) n'aura pas eu le temps, ou l'envie, d'intégrer à l'ensemble. Il y en a huit, plus des fragments en vrac où Hemingway écrit que «ce livre a pour ambition de distiller plutôt que d'amplifier», et où il travaille sur quelques paragraphes qu'il remet sans cesse sur le métier. Telle était sa manière. Ces textes inédits sont inégaux. Les pages les plus importantes, aux yeux des héritiers, sont celles que Mary avait retillées pour en faire la chute de *Paris est une fête*. Le dernier chapitre tel qu'on le connaissait se terminait sur une note mélancolique, à cause de «la fille dont [il était] tombé amoureux», pendant qu'il est marié à Hadley. Cette fille s'appelait Pauline, Hemingway l'a épousée, Patrick et Sean Hemingway sont issus de ces deuxièmes noces. On peut comprendre qu'ils aient jugé primordial d'inclure dans la nouvelle version de *Paris est une fête* des phrases qui jettent un jour flatteur sur les premiers temps de la vie avec Pauline, leur mère ou grand-mère. Par exemple, Mary n'avait pas retenu une phrase où il est question de «l'incroyable sentiment d'un bonheur fou».

La «vignette» inédite la plus réjouissante, *L'éducation de Mr. Bumby*, voit le fils aîné d'Hemingway, tout petit encore, améliorer son français auprès de Touton, le mari de la femme de ménage. «Papa, me confiait-il, il y a quatre poules pas mal qui sont passées pendant que tu travaillais. — Qu'est-ce que tu sais des poules, toi? — Rien. Je les observe. On les observe. — Qu'est-ce qu'en dit Touton? — On ne les prend pas au sérieux. — Qu'est-ce qu'on doit prendre au sérieux, alors? — Vive la France et les pommes de terre frites. — Touton est un grand homme, dis-je. — Et un grand soldat, dit Bumby. Il m'a appris énormément de choses.»

Dans un entretien mené par George Plimpton pour la *Paris Review*, peu avant la mort d'Er-

nest Hemingway, celui-ci dit, histoire de conclure: «À partir des choses qui sont arrivées et à partir des choses telles qu'elles existent et à partir de toutes les choses que vous connaissez et de toutes celles que vous ne pouvez connaître, vous fabriquez grâce à votre imagination quelque chose qui n'est pas une représentation mais une chose tout à fait nouvelle, plus vraie que

tout ce qui est vrai et vivant, et vous la faites vivre, et si vous le faites bien, vous lui donnez l'immortalité.»

Libération

PARIS EST UNE FÊTE

Ernest Hemingway
Traduit par Marc Saporta
Gallimard
Paris, 2011, 299 pages

Gaspard LE DEVOIR			
PALMARÈS			
Du 4 au 10 juillet 2011			
RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT	NO DE SEMAINES
▼ Romans québécois			
1	Double dispartition. Une enquête de Maud Graham	Christine Brouillet/Courte échelle	1/4
2	Les folles années • Tome 4 Eugénie et l'enfant retrouvé	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	2/4
3	Au bord de la rivière • Tome 1 Baptiste	Michel David/Hurtubise	4/11
4	Mémoires d'un quartier • Tome 8 Laura, la suite	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	3/4
5	Dans mes yeux à moi	Joséito Michaud/Libre Expression	6/18
6	Les héritiers d'Enkidu • Tome 3 Les dieux ailés	Anne Robillard/Wellan	7/14
7	A.N.G.E. • Tome 9 Cenotaphium	Anne Robillard/Wellan	5/9
8	Ru	Kim Thuy/Libre Expression	10/2
9	Le secret du coffre bleu	Lise Dion/Libre Expression	8/2
10	L'escapade sans retour de Sophie Parent	Myliène Gilbert-Dumas/VLB	9/14
▼ Romans étrangers			
1	L'étrange voyage de monsieur Dakry	Marc Lévy/Robert Laffont	1/9
2	La confession	John Grisham/Robert Laffont	5/6
3	L'appel de l'ange	Guillaume Musso/XO	2/13
4	Les neuf dragons. Une enquête de Harry Bosch	Michael Connelly/Seuil	6/6
5	Quand revendras-tu ?	Mary Higgins Clark/Albin Michel	4/7
6	L'été sauvage	Elin Hilderbrand/Lattès	3/3
7	Larmée furtive	Fred Vargas/Viviane Hamy	7/4
8	Le cimetière de Prague	Umberto Eco/Grasset	8/11
9	L'enfant de personne	Charlotte Link/Presses de la Cité	-/1
10	Le don d'Anna	Cecilia Samartín/Archipel	10/2
▼ Essais québécois			
1	Mafia Inc. Grandeur et misère du clan sicilien au Québec	André Cédilot André Noël/Homme	1/37
2	Poing à la ligne	Normand Lester/Touchables	3/15
3	101 lettres à un premier ministre. Mais que lit Stephen Harper?	Yann Martel/XYZ	-/1
4	Montréal la créative	Marie-Andrée Lamontagne/Héliotrope	9/3
5	Contre Harper. Bref traité philosophique sur la révolution...	Christian Nadeau/Boréal	2/2
6	Le retour turbulent de Dieu. Politique, religion et laïcité	Sami Aoun/Médiaspaul	5/10
7	Il y a trop d'images. Textes éparés 1993-2010	Bernard Émond/Lux	6/9
8	Les vieux. La vieillesse : une merveilleuse étape de notre vie	Rose Legault/Quebecor	-/1
9	Troisième millénaire. Bilan final - Chroniques impertinentes	Jean-François Lisée/Alain Stanké	-/1
10	Une enfance pour la vie	Marlo Proulx et al./Bayard Canada	7/2
▼ Essais étrangers			
1	Notre poison quotidien	Marie-Monique Robin/Alain Stanké	1/9
2	Les mots de ma vie	Bernard Pivot/Albin Michel	2/9
3	Indigènes-vous !	Stéphane Hessel/Indigène	3/24
4	Une brève histoire de l'avenir	Jacques Attali/LGF	4/19
5	Amour. Déconstruction d'un sentiment	Richard David Precht/Belfond	10/2
6	Demain, qui gouvernera le monde ?	Jacques Attali/Fayard	8/10
7	La bombe. De l'inutilité des bombardements aériens	Howard Zinn/Lux	-/1
8	Ciel ouvert et cœur battant. Comment envisager...	François Cheng/Desclée De Brouwer	-/1
9	Y a-t-il un grand architecte dans l'Univers ?	Stephen William Hawking/Odile Jacob	6/5
10	L'étrange. Révoltes dans les pays arabes	Tahar Ben Jelloun/Gallimard	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 172 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

FÉLICITATIONS

XYZ éditeur

Marie-Renée Lavoie

La petite et le vieux

Marie-Renée Lavoie
La petite et le vieux

XYZ éditeur

Jocelyne Saucier

Il pleuvait des oiseaux

Jocelyne Saucier
Il pleuvait des oiseaux

FINALISTES AU PRIX DES CINQ CONTINENTS DE LA FRANCOPHONIE

www.editionsxyz.com